A Nantes, nids urbains et voiles picturales

Jusqu'au 1er septembre, les artistes invités par le Voyage à Nantes investissent l'espace public

ARTS
NANTES

Quelles nouvelles folies viennent perturber la ville cet été ? Le Voyage à Nantes (VAN) a été lancé le 6 juillet par une nuit de festivités avant de prendre son rythme de croisière jusqu'au 1er septembre. Chaque nouvelle édition de ce rendez-vous estival, imaginé et dirigé par Jean Blaise, aborde la ville comme un immense terrain de jeu et laisse sa trace dans l'espace public, ausculté et infiltré par les artistes invités, avec des œuvres qui, pour beaucoup, deviennent pérennes. Malgré sa densité, ce joyeux parasitage sait rester relativement discret, à l'image de l'*Eloge du pas de côté*, statue imaginée par Philippe Ramette, qui voit son double de bronze trôner, un pied dans le vide, sur l'une des places emblématiques de la ville.

Ils sont nouveaux, ces insolites nids en bois, surdimensionnés, greffés à des bâtiments, arbres ou lampadaires. Ces excroissances aériennes sont les miniatures d'un nid-belvédère accroché par Tadashi Kawamata en surplomb de la butte Sainte-Anne, qui domine la ville. Les premières sont éphémères, la sculpturale architecture restera.

Une jungle urbaine cachée

Proliférante aussi est l'installation de Stéphane Vigny, qui a orchestré un grand rassemblement de statues de jardin, moulages en béton peints en blanc, sur la place Royale. Le flux de plusieurs centaines de personnages à taille humaine irradie de la monumentale fontaine centrale : statuaire antique, allégories, scènes de genre ou icônes plus contemporaines envahissent l'espace au son ironique d'un sculpteur de pierre.

Autre apparition, picturale cette fois : le VAN a confié à la peintre Flora Moscovici les vestiges d'une cheminée du XVe siècle sur trois étages visible dans une rue du centre-ville qui fut percée à travers une bâtisse historique. L'artiste révèle cette survivance du passé dans un dégradé de pigments brossés aux couleurs irréelles, entre pastels et fluos, qui se délaveront progressivement. *« Cette intervention est un cas d'école de ce que l'on fait : faire ressortir les détails singuliers de la ville, qui n'a pas de patrimoine évident »*, pointe Jean Blaise.

Nantes n'a pas d'horloges publiques. Le plasticien bidouilleur Malachi Farrell en a créé une, *Human Clock*, installée en surplomb de la brasserie La Cigale, place Graslin. Toutes les heures, le coucou vrombira au son de scies circulaires et du groupe de rock Queen (en mode silencieux la nuit). Et, huit fois par jour, rythmera la journée avec des scènes de folie douce imaginées par Ludovic Nobileau et jouées par Constantin Leu dans le rôle d'un horloger en lutte contre la course du temps, première programmation de spectacle vivant du VAN.

On retrouve le même Malachi Farrell à l'intérieur du blockhaus DY10 lieu alternatif qui ouvre pour la première fois ses portes à une institution. Dans le dédale sombre et étroit, l'artiste a imaginé une plongée dans son univers robotique à l'humour mordant, peuplé d'objets affranchis, comme ses caméras de surveillance qui font justice elles-mêmes : l'américaine, très gangsta rap, sort un flingue, l'anglaise fait des doigts d'honneur. L'enfilade débouche sur le procès très technoïde du livre, condamné pour obsolescence.

Autre lieu qui s'ouvre à une expérience inédite : la galerie associative Le Rayon vert héberge pour l'été l'artiste Benoit Rondot, qui y a déménagé son atelier, son intérieur, ses livres, sa musique, ses films et ses innombrables collections. On peut observer les secrets de création de l'artiste, son archivage méticuleux d'images techniques, mémoire du monde industriel à même de nourrir ses peintures. Immersion dans un inventaire à la Perec.

Huit hôtels de la ville accueillent également les visiteurs avec une série de théâtres optiques du vidéaste Pierrick Sorin, qui met en scène et en chansons sa vision loufoque des lieux dans des saynètes holographiques.

Parmi les nombreux passages de la ville investis par des artistes, on peut contempler une treille imaginée par la sculptrice Eva Jospin ou l'invasion florale, lancée en 2018 par le Nantais Evor, jusqu'à créer une luxuriante jungle urbaine cachée. Cécile Beau investit le Passage Sainte-Croix avec des œuvres aux identités troubles entre phénomènes naturels et fictions animistes, qu'il faut prendre le temps d'observer et d'écouter : un rocher vibre, gronde et ronronne, un arbre en lévitation semble en quête d'enracinement, l'onde d'une goutte invisible affleure l'eau d'un puits…

Echo avec Los Angeles

L'exposition-phare de la manifestation se tient dans la HAB Galerie, avec une carte blanche pour la première fois confiée à une peintre : Claire Tabouret. L'artiste s'est emparée des lieux en imaginant une installation en écho au point commun entre Nantes et Los Angeles, où elle vit et travaille : ce sont deux villes portuaires, tournées vers l'eau. Ce lien se matérialise à travers les voiles usagées de bateaux, qu'elle a transformées, façon patchwork, en surfaces rectangulaires en suspens dans l'espace. A ces larges supports flottants et semi-transparents répondent sur les murs des œuvres sur papier : des monotypes aux couleurs acides quand, sur les toiles, les teintes, plus sourdes, s'inspirent de la palette des taches d'huile de moteur.

Elle y poursuit son travail sur la relation à deux, ses duos sensibles et tactiles : amants, lutteurs, complices. Une narration que vient accompagner, pour la première fois dans son travail, une composition sonore et musicale d'Aska Matsumiya et Alex Somers, qui nimbe l'atmosphère. *« C'est une exposition monumentale qui peut se transporter dans une valise »*, s'amuse l'artiste. Le temps d'un voyage. ■

EMMANUELLE JARDONNET

Levoyageanantes.fr



« To the Ground (Purple) », de Claire Tabouret.
MARTEN ELDER/ COURTESY PERROTIN